

**IMAGINAIRE ET ÉCOLOGIE DE L'ESPRIT: UNE
LECTURE INITIATIQUE
DU ROYAUME DÉTRAQUÉ
DE JACQUES LAMARCHE**

Sébastien Joachim¹

Le Royaume détraqué est un roman de Jacques Lamarche publié au Cercle du Livre de France en 1970. Sans être de la littérature de haut vol, cette œuvre met cependant l'imaginaire du lecteur de plain-pied avec une expérience mythique, initiatique, alchimique.² On y participe en effet à un réveil graduel de l'esprit par l'intermédiaire d'une corporéité retrouvée. Les tentacules de la culture, de la vie urbaine, de l'éducation bourgeoise, de la civilisation technologique lâchent prise. Et le jeune Québécois repu, blasé, qu'est le protagoniste, peut enfin opérer un retour «décisif» vers la vérité de sa nature, grâce à une conversion et à une inversion du regard, grâce à un travail au creuset du corps et de l'esprit. Opération écologique, comme on

-
- ¹ **Sébastien Joachim est professeur au Département des lettres de l'Université fédérale du Pernambouc, à Recife.**
- ² **D'aucuns pourraient s'étonner de voir une telle œuvre, un peu oubliée aujourd'hui, faire l'objet de cette étude, plutôt qu'une œuvre considérée - par l'institution littéraire - comme «plus importante» (comme *Le couteau sur la table* de Jacques Godbout, par exemple). Mais notre recherche dérive d'une autre où, dans une perspective socio-anthropologique, la priorité a été accordée à la littérature appelée - à tort ou à raison - «populaire», ou «de grande diffusion».**

le verra.³ Mais aussi, opération sacrée. Car, quand on a atteint aux confins de l'être - et, du même coup, aux fondements -, on est dans le champ du sacré. Et ce, indépendamment des appartenances religieuses, pour ne pas dire parfois malgré elles.⁴

3 Nous donnons d'emblée à «écologie» le sens - élargi - d'une (re)découverte des liens solidaires entre l'homme et l'univers, à travers le cerveau qui, en tant que système, intègre matière et esprit potentiel. Nous revendiquons la paternité notionnelle de Gregory Bateson, parce que cette définition est conforme à l'esprit général de son livre *Mind and Nature: a Necessary Unity*, 1979 (tr. brésilienne: *Mente et Natureza*, Rio de Janeiro, F. Alves, 1986), où l'art, le sacré, le corps (notre présence massive au monde) sont convoqués pour une généalogie - incertaine mais stimulante.

4 En ce qui a trait au sacré, sur lequel nous ne mettrons pas d'accent théorique, nous renvoyons spécialement, dans l'optique adoptée ici, d'abord à la synthèse de Jean-Jacques Wunenburger (*Le sacré*, Paris, PUF, 1981), et surtout à Christian Delacampagne (*Figures de l'oppression*, Paris, PUF, 1977), à Georges Vallin (*Lumière du non-dualisme*, Nancy, P.U. de Nancy, 1987), et à Henri Meschonnic (*Pour la poétique, II*, Paris, Gallimard, 1973; *Les états de la poétique*, Paris, Gallimard, 1985). Notons que M. Eliade (*Images et symboles*, Paris, Gallimard, 1952; *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, 1965) et R. Caillois (*L'homme et le sacré*, Paris, Gallimard, 1950) sont partiellement contestés dans ces ouvrages. Pour ce qui a trait plus explicitement à l'imaginaire littéraire, Léon Cellier (*Parcours initiatiques*, Grenoble, PUG/Neuchâtel, À la Baconnière, 1977) et Jean Onimus (*Philippe Jaccottet. Une poétique de l'insaisissable*, Champ Vallon, 1982) abordent mieux cette question qu'un Gilbert Gadoffre, par exemple, dans son *Du Bellay et le Sacré* (1978). En général, la critique laisse dans l'implicite toute définition du sacré (voir le numéro spécial de la revue *Critique* consacré à la poésie française des années 50-90). Nous n'échappons point, semble-t-il, à cette tradition...

Ce livre débouche ainsi sur une mystique sans Dieu, en même temps qu'il proclame une urgence écologique.

L'histoire se déroule au sein d'une dialectique lévi-straussienne (nature/culture), que nous prenons cependant garde de cautionner théoriquement puisque nous en voyons mieux aujourd'hui les limites, du fait d'une meilleure diffusion des philosophies orientales, par exemple, ou de l'impact de certaines réflexions - celle de Stéphane Lupasco, en particulier, qu'ont fait mieux connaître des auteurs comme Gilbert Durand⁵, Pierre Weil⁶ et Maurice Beigbeder⁷, notamment.

C'est en ce sens que, plus récemment, mais s'abreuvant à la même source, Edgard Morin a parlé d'*uniduel*⁸, Michel Maffesoli de *contradictoire*⁹, et que Jean-Jacques Wunenburger

-
- 5 **Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, 8e éd., 1973; Gilbert Durand et al., *Le mythe et le mythique*, Paris, Albin Michel, 1987.**
- 6 **Pierre Weil, *Esfinge: Estrutura e Simbolo do Homem*, Belo Horizonte, Itatiaia, 1977; *A Neurose do Paraíso Perdido*, São Paulo, 1983.**
- 7 **Maurice Beigbeder, *Contradiction et entendement*, Paris, Bordas, 1972.**
- 8 **Edgar Morin (*La Méthode: La Connaissance de la Connaissance*, Paris, Seuil, 1986, p. 123 et *passim*), pour faire pièce à la logique causale et aux dichotomies radicales, définit l'unidualité comme un «caractère de l'activité de l'esprit»: «tout en étant une», cette activité est *duelle*, dans le sens où aucune des deux notions ne saurait s'abîmer l'une dans l'autre. C'est le système de l'âme-et-le-corps, lequel, confronté au mystère de l'incarnation, en reçoit une singulière lumière.**
- 9 **De Michel Maffesoli, voir notamment, sur cette question, *L'ombre de Dionysos*, Paris, Méridiens-Anthropos, 1982; «Mythe, quotidien et épistémologie», dans Durand et al., *op. cit.***

a relancé l'idée de l'*énantiodynamie* des anciens Grecs.¹⁰ Toutefois, moyennant l'introduction d'une réversibilité au sein de l'opposition binaire de Lévi-Strauss, la distinction nature/culture conserve encore une valeur heuristique. Dans des contextes historiques et géographiques choisis, comme ceux de la fiction de Jacques Lamarche, une analyse componentielle des deux motifs révélerait une convertibilité de leurs sèmes allant jusqu'à l'inversion, en passant par la neutralisation. Effectivement dans la version maximaliste que Lamarche nous donne de la dialectique nature/culture, c'est l'inversion qui triomphe au bénéfice d'une *nature* englobante.

Une petite incursion dans l'antipsychiatrie avec David Cooper¹¹ et dans la cosmo-analyse de Gérard Méchoulam¹² va corroborer l'intuition sur laquelle repose, pour une bonne part, notre lecture. Nous présenterons donc successivement les positions de Cooper et de Méchoulam, comme préalables à la lecture de l'imaginaire du *Royaume détraqué*. Ces deux spécialistes des sciences humaines ont ceci en commun avec Lamarche qu'ils vont dans le sens d'une «écologie de l'esprit», dans la voie sinon ouverte, du moins fortement marquée par

¹⁰ **L'*énantiodynamie* désigne une pensée qui valorise la «dualité» selon une récurrence variable (voir Jean-Jacques Wunenburger, *La raison contradictoire*, Paris, Albin Michel, 1990, p. 220). La «dualité» (terme cher à Gilbert Durand) «définit un système bipolaire de forces», mais la dialogique est ici une dynamique des contraires provocatrice de changement. Cette *métanoïa* intéresse notre propos, tout comme la solidarité implicite corps-esprit promise par une écologie inconsciemment alignée sur les formules de la liturgie pascale. Ici nous pouvons parler d'une *énantiodynamie* «en tant que» les deux bornes extrêmes «opéreront une interaction donnant lieu à une "volte-face" de nature qualitative.**

¹¹ **David Cooper, *Le Langage de la folie*, Paris, Seuil, 1977.**

¹² **Gérard Méchoulam, *De la psychanalyse à la cosmo-analyse*, Genève, Delachaux et Niestlé, 1987.**

Gregory Bateson à Palo Alto. Cette écologie de l'esprit culmine dans les finistères, les arcanes de l'être et des choses, là justement où nous nous heurtons au sacré - autrement dit à l'invisible, à l'ouverture, au vide essentiel qui serait l'envers de l'Absolu et du plein. Les personnalités ici convoquées - à leur insu peut-être - circulent dans les parages du *mystère* et proposent une aventure très analogue à celle de l'*initiation alchimique* (un de nos leviers de lecture, comme il a été dit au début).

L'antipsychiatrie et le sacré

Le rapprochement du sacré et de l'antipsychiatrie est le résultat d'une enquête menée par Christian Delacampagne¹³. Mais David Cooper nous met lui aussi sur la piste d'une sorte de folie qui serait un véritable rite de passage, là où l'on se heurte à l'illimité et au divin.

À lire David Cooper, on a l'impression d'entendre Michel Foucault élaborant sur les failles de nos institutions, ces fabricatrices d'aliénation. Dans le prolongement de cette critique, Cooper propose une aventure de la *marge*, l'incitation à une possible déstructuration-restauration à l'échelle individuelle. Qu'on se souvienne ici de tous les aventuriers du désert mythique (ermite et pèlerins comme le père Charles de Foucauld, adeptes de la vie monastique, etc.). À son tour, Cooper invite à ce passage initiatique au bout duquel nous attendent la liberté, l'intensité vitale, la créativité. Nous ajouterions volontiers la transcendance, c'est-à-dire, l'exhaussement à un pic de voyance (de type rimbaldien) face à la prose quotidienne. L'appel à l'insoumission face aux structures aliénantes revêt, chez Cooper, un aspect proprement éthique: ce *non serviam* est qualifié de *responsabilité*. Et l'assomption de soi conseillée ici ne cache pas non plus la terreur et l'abjection de son nom: *opération-folie*. L'aventure à laquelle

13 Christian Delacampagne, *Antipsychiatrie. Les voies du Sacré*, Paris, Grasset (coll. «Figures»), 1974.

le citoyen est convoqué, de ce fait, met les enchères au plus haut: la folie se conquiert comme un trophée. Il faut la payer au prix fort. Dommages sans intérêts, douleurs, déréliction. Bien acheminée, l'opération offre des compensations d'extase et de joie sous l'aiguillon de la souffrance. L'estuaire, nous l'avons déjà annoncé: découvertes radicales de possibilités, passion, poésie.

Le lecteur a déjà deviné la difficulté de conserver les acquis d'une telle expérience au milieu d'un *mondo cane*. Car les cerbères des institutions veillent. Aussi Cooper ne ménage-t-il pas ses avis quant à la bonne gestion de cette *folie-passion*, afin que celle-ci ne dérive pas vers la folie *pathologique*, sous la poussée des espions et des représentants patentés de l'Ordre.

Aux pages 28-30 de son *Langage de la folie*, l'auteur raconte en partie les péripéties de son voyage initiatique et les rites de passage de sa folie-passion. C'est une magnifique *via sacra* à l'usage de toutes les âmes de bonne volonté: descente aux enfers, épreuves qualificatrices dans le labyrinthe, remontée/renaissance.

Chez Cooper, tout commence par le «manque-à-être» d'un psychiatre devant les pratiques aberrantes en usage. Il fuit vers le Côte Atlantique de l'Argentine, au sud de Buenos Aires. Alors commence la métamorphose alchimique avec son corps comme *materia prima*:

Lorsque j'ai été fou (...) j'ai découvert qu'il est possible d'expérimenter dans la solitude totale un "problème philosophique" dans toute la force concrète de son *vécu corporel*.¹⁴

Écoutons la suite:

¹⁴ **Souligné dans le texte.**

J'ai vécu matériellement de l'eau et de la nourriture qui fleurissent ainsi que des racines et des rhizomes de la terre (...)

Je commençai donc à faire l'expérience du monde à travers toute une gamme de transformations. D'abord, les mots perdirent toute structure abstraite et devinrent des objets physiques aplatis, des surfaces découpées aux formes anguleuses ou côniques (...). Le langage détonnait (...). C'était (...) une véritable façon solitaire de faire l'expérience d'une mort très particulière et finalement pleine (...)

Nous avons ici le premier volet d'un dyptique, caractéristique de l'initiation, et qu'il est convenu d'appeler «la descente aux enfers» - ou catabase -, comme dans le cas d'Orphée dans le labyrinthe, ou dans celui de la passion du Christ (Orphée et le Christ étant deux prototypes différents, l'un d'une initiation désastreuse, l'autre d'une initiation réussie). La rupture radicale avec les anciennes habitudes des modes de penser, de sentir et d'être: telle fut la *via crucis* de David Cooper, son «chemin de la croix», sa *mort* mystique. Reste la remontée de cet enfer ou anabase. À cette étape, menacent des sirènes, des bacchantes, des dragons: le Christ les a vaincus, pas Orphée (selon une certaine version de la légende). Cooper connaît lui aussi le péril orphique:

En me jetant nu, comme je le fais toujours, dans la mer¹⁵, j'ai failli être noyé par les fameuses lames de fond de ce bout de côte, au cours d'une tempête qui transformait miraculeusement les dunes de sable en de

¹⁵ **Noter, ici, le dépouillement radical et le rite baptismal.**

nouveaux monticules aimables ou terrifiants¹⁶ :
dinosauriens monstrueux qui déclenchèrent jadis
la marche de l'inorganique.¹⁷

La relation est devenue nettement mythique par la réversibilité, le reflux du temps de maintenant vers le temps de jadis - un jadis qui, dirait Eliade, coïncide avec le non-temps du sacré. Mais il importe de saisir au préalable les «travaux d'Hercule», la confrontation avec le Dragon-tempête, symbole de l'épreuve initiatique à son point culminant, «archétype thériomorphe et aquatique», selon Durand¹⁸ (après M. Eliade et F. D'Aysac). Ce monstre synthétise en effet la double entité de l'air du monde et de la vague marine mettant le cap sur Cooper. Plus heureux qu'Orphée, il ne fut pas dévoré. Comme dans le prototype christique, s'amorce ensuite le deuxième volet du dyptique: la remontée. Entendons ici l'envol vers les hauts-lieux de la liberté, la contre-aliénation, le triomphe d'une nouvelle «personnalité Cooper», celle de l'anti-psychiatre qui prononce des conférences remarquées à l'Université de Vincennes et au Collège de France, innove des thérapies de groupe à Londres (plus tard à Buenos Aires), toujours dédaigneux du confort, de l'argent, du prestige social, uniquement voué aux micro-politiques susceptibles d'être le levain dans la pâte de ce monde. En somme, David Cooper «ressuscité» est une *conscience cosmique universelle*, un homme qui a trouvé la pierre philosophale. Et nous verrons que le héros de Jacques Lamarche est bien son frère cadet au pays de l'imaginaire. Qu'en est-il pour sa part de Gérard Méchoulam?

16 Noter, ici, le surgissement de l'imaginaire et son ambivalence.

17 Cooper, *op. cit.*, p. 28.

18 Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, pp. 69-70.
NDLR: la référence est ici donnée d'après l'édition en langue portugaise utilisée par l'auteur (Lisbonne, Editorial Presença, 1979).

Vers un autre ordre du monde

Le cas de Gérard Méchoulam est un peu plus abstrait, un peu moins enraciné dans le terreau d'une expérience largement connue. Cependant sa *cosmo-analyse* présente des analogies théoriques assez proches de l'initiation cooperienne. Lui aussi part d'une mise à distance des institutions, de l'exil intérieur et souvent extérieur (l'ostracisme auquel sont condamnés les contestataires de la simulation généralisée qui nous submerge de toutes parts, les médias aidant).

La dé-structuration/re-structuration prônée par Cooper passe par un correctif d'orientation et un complément substantiel à la psychanalyse freudienne. Comme chez Cooper, et à la suite d'alchimistes et de mystiques extrêmes-orientaux, est révoquée la distinction microcosme/macrocosme et *l'anthropos* est réinséré dans le cosmos. Mais celui-ci étant gravement contaminé par le «péché contre l'esprit» - une sorte de conspiration planétaire et pluri-séculaire -, il convient au préalable de fourbir les armes d'une lucidité intransigeante, pour ensuite s'en servir sur soi et sur le monde (événements, slogans, mythes culturels, etc.). C'est ainsi seulement, après une telle «descente» symbolique, que nous accéderons à la rédemption de l'être authentique et vrai dans notre corps, nos gestes et nos émotions. Gilbert Durand admet que l'initiation traverse les deux régimes (nocturne et diurne) de l'imaginaire. À son tour, Méchoulam met stratégiquement l'accent sur les tractations nocturnes afin de mieux pointer sur elles un regard solaire, perforant, prospectif, collé à des lunettes éthiques.

Nous sommes toujours, chez Méchoulam, dans l'ambiance des auteurs auxquels nous nous sommes référé jusqu'à maintenant. Quelque chose, cependant, nous gêne parfois chez ce penseur: la priorité logique accordée au mythe solaire dans sa démarche ne va pas sans un certain excès d'insistance sur la *schize*, la scission originaire, adamique. Il est tentant d'opposer à ce pessimisme très schopenhauerien - bien dans la ligne des mystiques créationnistes et extatiques occidentaux -, un

cheminement et un cadre de pensée anti-causalistes, plus souples et moins dogmatiques, inspirés de la *Vedânta* - ce que Georges Vallin développe sous l'appellation de «perspective métaphysique»¹⁹. L'idéal de la cosmo-analyse de Méchoulam aurait été ainsi mieux servi, cet idéal qui est de nous conduire, par la lucidité, vers un autre ordre de monde, un ordre où s'abolit la distance entre l'Un, les êtres, les choses, où se trouverait rétablie l'Humanité à son premier matin, au temps d'avant le chaos, d'avant la dégradation. Utopie certes, mais combien belle, et stimulante. La place que Méchoulam accorde au sacré et à l'invisible vient de cette utopie sous-jacente, animée par un rituel d'ascétisme et d'exorcisme contre les puissances ténébreuses et polluantes, soutenue par une gnose prônant le dépassement de la contingence.²⁰

Lecture d'un imaginaire écologique: *Le Royaume détraqué*

Sous les éclairages spiritualistes qui précèdent, s'éclaire beaucoup mieux la traversée du roman de Jacques Lamarche, et son intention poétique. Renvoyons à plus tard la question du

¹⁹ Vallin, *op. cit.*, pp. 79-113.

²⁰ **Nous nous excusons de la faille qu'il peut y avoir ici entre cette partie et la précédente d'un côté, et la suivante de l'autre: les limites de cet article ne nous ont pas permis d'accorder au sacré l'espace d'élaboration que, du reste, d'autres contributions moins préoccupées de stratégies narratives lui donneront sans doute. De plus, Méchoulam semble plutôt servir de repoussoir à Cooper, et les deux «n'intersectent» que partiellement *l'Écologie de l'esprit* de Bateson, selon l'esprit plutôt que selon la lettre (dans le cas de Cooper surtout, dont les œuvres reconnaissent les liens avec le savant de Palo Alto). Il reste que ces rapprochement sont un peu forcés pour celui qui n'accepte pas la métaphore heuristique et qui récuse la ligne comparatiste tournée vers les différences plutôt que vers les ressemblances, tel par exemple *Hamlet et Panurge* de Jean Paris.**

titre. Commençons par une inspection de l'essentiel des épigraphes:

a) Épigraphe du chapitre 1:

Du coeur de l'ombre surgira bientôt la lumière
zébrée de silence.

J'attends sans me presser puisque les siècles
n'ont pas de distance et les civilisations pas de
temps.

Nous attirons l'attention sur l'inscription, dès le début (on serait tenté de dire: «à l'introït») de la mise en texte/scène, d'un temps fabuleux, mythique - et, *ipso facto*, «sacré» (selon la thèse éliadienne bien connue). Nous signalons également le «régime nocturne» comme un des volets de l'aventure.

b) Épigraphe du chapitre 2 (19)²¹ («Les pauvres bourgeois»):

Je ne suis qu'un homme façonné par une
civilisation matérialiste et ne sais pas encore
accepter le silence intérieur.

La connotation du bourgeon/germe/tige-de-Jessé prélude à des transformations et devient encore plus forte au terme de cet épigraphe: «Nous arrivons ensemble» (ma femme et moi) «au pays de Baoulés». La tendance mythique est à peine voilée, quoique exprimée ici sur le mode polémique, avant la dernière phase (où *Baoulés* connote l'étrange. Mais nos héros n'étaient-ils pas déjà étrangers dans leur propre pays, dans leur corps aussi bien que - comme on le verra - dans la Forêt des Laurentides?).

c) Épigraphe du chapitre 3 (59) («Les Dieux d'Abidjan»):

21 Les chiffres donnés entre parenthèses et sans autre indication renvoient, dans cet article, aux pages du roman de J. Lamarche.

Pendant que je cherchais (...) et découvrais
l'Afrique, ma femme se débattait avec l'amour,
l'habitude et l'égoïsme (...)

(...) Nous admirons l'aube de la Côte d'Ivoire
d'où surgira l'aurore (...)

Cataphoriquement, c'est-à-dire par anticipation, l'énonciateur met ici en relief l'aspect initiatique du roman. Les mots-clés sont: rechercher/se débattre, l'aube/l'aurore. En d'autres termes, la quête et l'ascèse d'un côté, la lumière gnostique de l'autre.

Il convient de noter les titres à partir de ce chapitre 3, car ils sont sémiotiquement surdéterminés. On comprend pourquoi le chapitre suivant («La Case d'Aoura») indique le lieu de l'initiation, après l'avoir expressément affirmée dans un épigraphe hors chapitre («mort et renaissance après l'initiation» (76). Une attention redoublée de la lecture au paratexte est donc requise.

d) Titre et épigraphe du chapitre 5:

Ces deux éléments sont ici associés et nous remettent au titre et au vecteur sémantique du livre:

- Le titre: «Les détraqueurs» (99). C'est-à-dire, dans l'ordre mythique, les agents de perturbation d'un Ordre, d'un mécanisme qui peut bien être celui d'une nature impolluée, en termes éliadiens: d'un sacré non dégradé.

- L'épigraphe (97). C'est ici que s'objective une dialectique nature/culture avec précellence de la première et les traits signalés: valorisation positive de la nature, sous le signe paradoxal de la métaphore du lien et de la liberté; association du détraqué avec la civilisation moderne et matérialiste, artificielle, centrée sur l'accumulation des biens (de consommation), inhumaine et dé-sacralisée:

Bien avant notre matérialisation américaine et notre paganisme social, des êtres humains s'aimaient, priaient (...).

La négritude (...) avançait vers sa liberté, alors que notre civilisation capitaliste se détraquait dans l'artificiel et la mécanisation des hommes et des pensées.

e) Épigraphe du chapitre 6 (121)

Cet épigraphe pointe ce qui avait déjà été signalé par Delacampagne et Vallin: le caractère dogmatique (doctrinaire) de certaines religions «officielles» (ou «établies») les éloigne du sacré proprement dit. Le sacré n'est pas consubstantiel au religieux. Les deux termes, avions-nous signalé, ne sont pas en relation de convertibilité. De plus, le titre du chapitre, «Les bourgeois nouveaux», est comme une expression dynamique de la fin de l'initiation, le chapitre suivant n'en présentant que la

version statique («Le linceul du passé»). Nous sautons directement au dernier chapitre.

f) Épigraphe du dernier chapitre («L'Appel des lagunes»):

C'est un appel à la fraternité (encore la métaphore du lien) et au retour à la nature c'est-dire à l'Afrique mythique, traduite en termes de vie simple, d'harmonie et de chant. Triomphe alors le régime nocturne de l'imaginaire selon Gilbert Durand, sous son double aspect «mystique» et «synthétique».

Voilà, en gros, la trame du roman, aux détails duquel il convient maintenant de s'arrêter davantage.

*

Sur le plan d'une littérature québécoise tournée vers l'Afrique, *Le Royaume détraqué* de Jacques Lamarche constitue peut-être un incomparable jalon. Les péripéties de ce livre, liées au déplacement et à l'occupation spatiale des acteurs, pourraient être présentées sous les rubriques suivantes:

- I) Canada (une vie sans objectif: 1^{er} aspect du royaume détraqué) (11-47)
- II) Paris (ou 2^e aspect du royaume détraqué) (51-58)
- III) Abidjan (retour aux origines ou au Primordial) (59-76)
- IV) Abidjan-Paris (une juxtaposition ambiguë) (77-95)
- V) L'Ombre de l'Afrique (projetée sur Montréal) (97-119)
- VI) Amorce d'une re-naissance (121-138)
- VII) Progrès de l'ombre portée de l'Afrique sur le Québec (ch. 5): (139-182)

Leçon. Fin.

Comment tout cela s'agence-t-il? Nous voilà au niveau de la lecture proprement dite.

Un sujet d'énonciation ironique, Jean Dupras, bourgeois québécois fatigué de l'être, mène le jeu. Son entourage familial et urbain l'induit à la mollesse et à l'oisiveté gavée plutôt qu'à un redressement. Alors surgit l'Afrique: nom magique, lieu d'une solution possible au mal de vivre. Il sera coopérant. Ainsi peut-être verra-t-il l'autre face de son ego depuis trente ans enterré sous le poids des conformismes, de la facilité et de la singerie sociale d'ici.²² En réalité, ce départ pour là-bas est l'occasion d'un travail sur soi déjà amorcé dans la Forêt des Pins, dans les Laurentides. Ce travail, avons-nous laissé entendre, s'apparente à une opération alchimique. La matière première, objet du décapage, est le corps et l'esprit du protagoniste; et le labyrinthe, le passage au creuset, pourrait bien être l'épreuve du feu de cette mise en question de tout son passé vécu dans la ouate, et dont le sol africain sera le théâtre. Comme Thésée affrontant le Minotaure, il eut son Ariane: Sylvaine, une amie de sa femme.²³ Quand le héros s'éloignera du séjour de la Forêt des Pins et abordera les rives africaines, Sylvaine sera relayée par - on l'aura sans doute déjà pressenti - une hôtesse de l'air africaine, une Ivoirienne faisant le pont entre deux mondes (le royaume détraqué - et l'autre). Ce rôle symbolique d'une Desdémone noire rédemptrice du héros blanc a été magistralement étudié naguère par Claude Wauthier. À la mort de Sylvaine, presque au terme de l'expérience intérieure, une autre Québécoise, Monique²⁴ Roussin, sera la nouvelle partenaire spirituelle de Jean Dupras. Tout se tient dans cette histoire d'une ascension à travers l'initiation chez les Mères noires.

²² **Cet aspect d'auto-connaissance, étape cruciale de l'initiation, est souligné par Bateson (*Mente et Natureza*, pp. 142-148) comme relevant d'une écologie de l'esprit.**

²³ **Notons en passant la racine «sylve» - forêt - symboliquement présente dans le nom de Sylvaine.**

²⁴ **Noter: l'homonyme Monique, mère de saint Augustin, lui-même symbole des convertis.**

Nous allons maintenant suivre à la trace les signes et emblèmes grâce auxquels la Noire remplit sa fonction. Prenons pour cible le chapitre intitulé «Les Dieux d'Abidjan», dont le titre révèle le dessein de mythisation de l'instance narratrice suprême, et par conséquent une intention littéraire qui décolle de la littéralité du texte. À sa première apparition contextuelle, l'hôtesse africaine s'érige en guide affectueux de Jean Dupras (narrateur de premier plan, distinct de ce «narrateur des narrateurs» auquel on vient de faire allusion). Le motif de la *main* (une main noire et délicate, 65) indique ici le rôle de l'Ariane dans la nuit exotique. Vient ensuite le motif de la montre-boussole de cette jeune fille (69-70), qui renforce l'image précédente et laisse présager une orientation sûre à la traversée du labyrinthe, à l'épreuve. Cette montre est cependant un objet technique surdéterminé. Elle symbolise également une discrète invite au narrateur homodiégétique²⁵ (Jean Dupras): faire coïncider son temps occidental, son rythme profane, avec le temps et le rythme sacré africain. La déstructuration peut alors commencer.²⁶

Les dimensions de cet article nous obligent hélas à sauter maints détails intéressants et à nous rendre directement à un autre motif, le second volet du dyptique rencontré chez David Cooper, quitte à revenir en arrière un peu plus loin. Nous sommes, pour l'instant, au voyage de retour du héros vers le Canada. Ce retour a tout fait l'air d'une remontée, dont nous donnerons plus loin les décisives conditions d'effectuation. Le motif est celui de la transformation - ou *métanoïa* - du

²⁵ **Dans la rhétorique narrative de Gérard Genette (*Figures, III*, Paris, Seuil, 1973), le narrateur *homodiégétique* remplit le double rôle de voix narrative et d'acteur du récit.**

²⁶ **Le lecteur a bien compris que seule l'Afrique *de fiction* est sacrée, et qu'elle ne l'est du reste que pour l'Autre, l'étranger de fiction... Toutefois, au sein de sa propre ingénuité (ou de son ingéniosité), le mythe littéraire enseigne à rejoindre «enantiodromiquement» les deux pôles de notre être.**

personnage-narrateur. Il comporte deux versants ou deux étapes: l'étape para-canadienne (et l'on comprend vite pourquoi ce Canada est un Canada non canadien), l'étape africaine (perfectionnant la première).

Voyons d'abord l'étape para-canadienne. Celle-ci présente à son tour un double aspect: érotique (29, 30, 41) et cosmique. Nous nous intéresserons principalement ici au second (quoique le premier soit également fort significatif). En effet, c'est sous l'angle cosmique que nous rencontrons la convergence théorique de Cooper et Méchoulam, et leur croisement dans l'imaginaire de Jacques Lamarche.²⁷ Le héros principal n'est pas encore Dupras, mais plutôt La Forêt des Pins des Laurentides: cadre naturel, non pollué, pas encore victime des ravages technologiques. Cette forêt se donne à notre imagination sous l'espèce d'une montagne. Émerge aussitôt le mythe de la Montagne cosmique, magique; lieu de circulation de forces restauratrices de l'Homme primordial, lieu de contact avec la Transcendance et avec les valeurs fondamentales (donc avec le sacré). On pense bien sûr à ce Sinaï où Moïse reçut les Tables de la Loi, mais, aussi bien, à toutes les mystiques qui réfèrent à une «montagne magique» (bien avant Thomas Mann). Au cœur de cette montagne, de cette forêt, de la terre-mère se trouve Sylvaine, de la même manière qu'au cœur de l'Afrique (alias Abidjan), se trouvera l'hôtesse de l'air (vite retournée en hôtesse de terre aussi, la montagne étant à la fois terrienne et aérienne). Nous passons sur les dialogues de Dupras et de Sylvaine, camarade d'Université du héros. Mais sans être des révélations capitales, ils tiennent lieu d'étapes dans la progression vers le «secret», quand surtout ils s'articulent à distance des contraintes langagières de la vie urbaine, devenant des maïeutiques guidées par Sylvaine en vue d'une mise en question de la société avancée et de son mode de vie. Le résultat de ces échanges fut cette surprenante décision de Dupras de se mettre à la disposition de l'Afrique, au plus bas des enchères de sa vie d'enfant gâtée. De

²⁷ **Voir nos remarques, *supra*, au sujet de cette convergence apparemment «forcée».**

là l'hypothèse d'une Forêt des Laurentides comme enclave mythique de l'Afrique, et comme une ébauche de retour aux origines, comme relai et ferment d'une glose, comme levier d'une transformation de l'être.

L'étape suivante est celle proprement dite du *rite de passage*, de l'approfondissement des gestes et des actes de Dupras promu protagoniste. Le cadre est bien entendu la Côte d'Ivoire, métonyme de cette Afrique mythique (inlassablement signalée). Nous avons besoin ici d'une meilleure précision sur la représentante de cette Afrique mythique. L'hôtesse de l'air se présente au Canadien Jean Dupras (Jean, le disciple préféré du Christ; Dupras: un blanc, jusqu'à plus ample informé) avec des anthroponymes et noms de lieu bien curieux: «Aoura Assanoua, de Daloa». Le motif ou mytheme de l'Ariane/guide émerge aussitôt dans le texte. D'abord sous sa forme gnostique: la Noire démontre un savoir - savoir-être doublé d'un savoir-faire - qui confond le narrateur occidental. Triomphe aussi dans le contexte immédiat un régime solaire, optique, intellectuel de l'imaginaire, même dans ce souterrain où s'engage le protagoniste. C'est à *l'oeil* que Aoura mène son protégé. Et le narrateur homodiegétique se soumet volontiers à ce leadership optique:

Je cherche Aoura des yeux. (73)

Je cherche Aoura des yeux. (74)

Il faut toutefois revenir au motif de la main, que nous estimons central dans ce rite initiatique. Lorsqu'on le croit éclipsé, il refait surface en symbiose avec le motif de l'œil:

Je cherche Aoura, sollicitant des *mains* et des *yeux*
la permission de lui parler. (75)

Pour décrypter gestes et discours africains, Jean Dupras doit passer par le savoir-être et le savoir-faire de son guide. Il y a ici une sorte de surdétermination du mytheme de l'Ariane.

Comme nous l'avons déjà laissé entendre, le chapitre «La case d'Aoura» (75-95) est au coeur de l'expérience que nous essayons de cerner. Dans l'Afrique promue ici continent du mythe et de l'initiation, le rite préparatoire explicite est ici un baptême à double composante: une composante aquatique, tout d'abord — le bain dans la lagune, à Daloa où, dans une complète nudité et obscurité, le narrateur parvient à découvrir des «lueurs de clarté» (82); une composante érotique ensuite, au terme de la *plongée* dans la lagune (82). Ce deuxième élément est étroitement lié au précédent: même couple noir/blanc, même obscurité, même nudité. Mais, en outre, il y a le mélange embrasé des corps roulant sur la terre battue de la hutte, sous l'œil tutélaire de la lune (86); il y a l'appel de la source le lendemain matin (88), il y a l'évanouissement du passé dans le bras d'Aoura (88).

Tous les éléments du rituel sont condensés dans les trois éléments terre, lune (air), eau ainsi que dans la rencontre des corps fusionnés comme deux hémisphères qui se rejoignent et dans la nudité originaire.²⁸

Un nouveau départ s'amorce, coïncidant paradoxalement avec une envolée vers Paris (mais Paris est le carrefour intermédiaire entre l'Afrique et le Canada). Faut-il insister sur l'union symbolique des deux principes antagonistes en cause: le masculin et le féminin, le noir et le blanc, dans ce régime nocturne et mystique de l'imaginaire? Selon Jean-Jacques Wunenburger²⁹, l'énantiodromie, en tant que dynamique d'interaction et de dépassement, prend sa source dans les antagonismes; elle a sa version alchimique et taoïste (*ibid*, 228). Jean-Michel Varenne³⁰ nous sera ici d'une grande utilité.

²⁸ **Ce rapport de l'érotisme et du sacré commanderait lui aussi une attention que les dimensions de cette étude ne permettent malheureusement pas de lui accorder.**

²⁹ **Wunenburger, *op. cit.***

³⁰ **Jean-Michel Varenne, *L'Alchimie*, Paris, M.A. Éditions, 1986. (Cité dans sa traduction portugaise: Europa-America, 1989, p. 90).**

Dans l'optique hermétiste, la transfiguration s'opère moyennant l'action mutuelle des matières essentielles mises en contact dans le creuset; du mélange du soufre (homme) et du mercure (femme), ou encore du sec et de l'humide, devrait résulter (le sel aidant) une libération progressive de forces et de pouvoirs énergétiques. Nous assistons néanmoins à une inversion du pôle actif dans le travail alchimique chez Jacques Lamarche: c'est le soufre (le sec) qui *est agi* par le mercure liquide et *noir*. Ce corps de Aoura, cette eau noire qui le métonymise (avant la plongée de Jean Dupras) équivaut pour l'occidental Québécois, lors de l'embrassement érotique, à un *passage* nécessaire par le corps profond, originaire. Cet élément de l'initiation est requis en tant que levée du refoulement du corps cosmique, du corps «propre» imposé par la civilisation technologique et urbaine. Nous en appelons au témoignage de Jean Starobinski, lorsque celui-ci dit en substance que, dans la mesure même où «le monde extérieur a été l'objet d'appropriations techniques», nous avons d'autant plus besoin de «reculer jusqu'aux sensations, jusqu'à la sauvagerie originelle» pour le tirer de ce quadrillage³¹. Dans le contexte du roman en question, la terre et l'eau, tout l'habitat ivoirien et sa représentante Aoura symbolisent cette sauvagerie, ce méconnu de tous les Jean Dupras, cet immense et fragile pouvoir de révélation enfoui dans le corps, l'eau et la terre d'où il provient (selon le mythe de Genèse).

L'un des termes du travail alchimique, ici, est le «déblanchissage» du héros. Toujours dans ce chapitre que nous analysons, les dialogues paraissent avoir pour objectif le driblage des vestiges de préjugés véhiculés par le colonialisme ségrégationniste. Par un effet de boomerang, le Blanc persécuteur se trouve à son tour persécuté quand il s'approche de la Noire. Il passe pour un prédateur et un sujet polluant. La narration a dû recourir à l'astuce du frère de Aoura, le brave Modibo, promu dès le début adjuvant de sa soeur, pour dérouter cet opposant

31 Jean Starobinski, «La saveur première», dans *Hommage à Antonio Ramos Rosa. Courrier du Centre International d'Études Poétiques*, no 185-186, janvier/juin 1990, p. 38.

collectif. Ainsi, aussi bien du point de vue profane que mystique, Aoura, la déesse lunaire, affranchit Jean de l'emprise du vieux monde civilisé, le dénude pour le revêtir du lin pur de la franchise, de la vérité de son être, le reconduit vers l'authenticité première qui est plénitude, en lui enseignant les gestes de l'amour. Nous sommes alors dans le second volet de l'initiation: la «remontée», après la descente et l'ascèse dans la nuit. Aoura complétera l'épreuve du bord de la lagune en terrain blanc, en ce Paris symbolique réduit stratégiquement à l'espace d'une tombe, celle de Sylvaine.

Le lecteur se souviendra que Sylvaine est un double précurseur de Aoura. Agissant en qualité de prêtresse, bien que sous des vêtements européens, l'Africaine, en ce lieu sacré (la tombe est lieu de hiérophanie, d'opération-limite: une éventuelle résurrection), administrera au Canadien ses dernières leçons de démystification, d'auto-connaissance. Il se dégage, du contexte de «La Case de Aoura» et du Paris gullivérisé dans ce point d'intersection, des connotations d'arrachement et de jonction aux résonnances infinies. Le Noir et le Féminin se trouvent être l'opérateur un et duel d'une «œuvre en noir». L'alchimie identifie en effet trois *œuvres* de transmutation tant spirituelle que matérielle: l'«œuvre au noir», qui est de dissolution des impuretés; l'«œuvre au blanc», qui est de purification; l'«œuvre au rouge vif», qui est de couronnement, de perfection - de découverte de l'or philosophal. Il est permis de croire que déjà s'est accomplie la première de ces œuvres, et qu'au terme du roman commence le travail de la deuxième (quand le blanc «déblanchi», *motu proprio*, deviendra prosélyte, à la veille d'un nouveau départ pour l'Afrique, dans les conditions auxquelles nous allons maintenant nous arrêter).

*

Pour le moment, il importe d'insister sur les forces dialectiques latentes, mises en jeu par l'imaginaire au lieu de cette rencontre, sorte d'*axis mundi* où se croisent la bi-dimensionnalité de la vie et la mort³². C'est devant la tombe de Sylvaine, que Aoura dévoile le chiffre de son rôle. Aoura a été le prénom d'une «reine belle et courageuse» (92). C'est également ici que s'étoile polysémiqument le titre du livre, en jaillissant amère et souveraine de la bouche de l'officiante invoirienne:

Les blancs sont entrés dans ma vie avec leur civilisation occidentale (...). Ils nous ont imposé leurs dieux et leur langue (...). Ils ont tout transformé chez nous, *de l'extérieur*, puis ils nous disent maintenant: *Prenez place, monsieur, dans le royaume détraqué*. (93)

Le roman investit par conséquent dans l'inversion de cette transformation perverse, grâce à la survivance de l'être profond de l'Afrique sous le refoulement colonialiste, grâce à la résistance africaine au gâchis et au chaos. Et c'est dans la transmission de cette investiture que réside essentiellement le rôle d'Aoura, par-delà la levée des tabous et la dissolution des impuretés (l'œuvre au noir). Comme la femme dans le théâtre de Claudel (une fois «retourné» l'homme cet animal insoumis, une fois qu'elle l'a amené à la portée de sa fascination, elle lui impose brutalement la rupture du lien charnel), de même est Aoura face à Jean Dupras et face à l'ombre de Sylvaine. Il faut que l'ex-petit-bourgeois québécois monte plus haut, en renonçant à toute velléité de l'épouser. On pense malgré soi au rôle de l'analyste: après avoir polarisé sur sa personne toutes les agressivités et toute la *libido fascinandi* de sa patiente ou de son client, il coupe le cordon ombilical afin que ne s'enlise dans l'impasse la relation transférentielle (et contre-transférentielle). La fusion biologique écartée, le patient - ou plutôt l'initié - est contraint de s'orienter

³² René Alleau, *Aspects de l'alchimie traditionnelle*, Paris, Minuit, 1953, p. 79.

vers une hiérogamie moins immédiate et plus efficace, parce que fondatrice de cette fraternité œcuménique au-delà des différences de race et de culture. Ce sont peut-être leurs fils ou leurs congénères qui s'épouseront dans la chair. Eux, nouvel Adam et nouvelle Ève, devront se contenter de l'union spirituelle (94). Dixit Aoura. Jean suivra ce conseil.

C'est ainsi que, dans cette narration mythique, le «royaume détraqué» par la civilisation du profit, du simulacre et des entourloupettes, rentrera *dans l'ordre*. Ce royaume est à la fois au dehors et au dedans de nous. Il convient de poser des gestes comme celui de la Vénus noire déposant son bracelet annelé sur la tombe de Sylvaine: geste de réconciliation de la vie et de la mort, de perméabilisation et d'oxymorisation des cœurs et des couleurs. Les gestionnaires de la Coopération Canada-Afrique ont beau refouler la candidature de Dupras, pour lui, déjà, la «coopération» a changé de nom et de signification puisqu'elle s'appelle désormais fraternité universelle et retour au primordial, avancée toujours plus dépouillée sur les chemins de l'Œuvre (l'œuvre au blanc et l'œuvre au rouge qui l'attendent). Il sera donc témoin «à son propre compte», à l'abri du «patronnage» des autorités profanes.

La relation du narrateur est terminée. Commence notre relation, comme lecteurs de cette relation: une quête initiatique en direction de l'Être - si, comme l'attestent Georges Vallin, Jean Onimus et André Virel³³: l'œuvre d'art nous fournit l'occasion d'une ouverture de l'être à l'Être, c'est-à-dire, étymologiquement, à quelque chose à la fois discontinu/discret et discret/secret. La voie alchimique n'est pas autre chose que cette superposition de sens et de geste.

*

33 André Virel, *Histoire de notre Image*, Genève, Éditions Mont-Blanc, 1965, pp. 171-177 (l'initiation). Voir aussi Onimus et Vallin, *op. cit.*

Nous concluons par une synthèse à l'usage de celui ou de celle qui désirerait expérimenter à son propre compte l'«aventure» de Jean Dupras. Il a été question de croissance spirituelle par le moyen de la rentrée écologique dans le corps et de la réintégration du corps dans son enveloppe, le cosmos; par-delà la première oeuvre (celle de *dissolution* du corps artificiel et de *récupération* du corps profond), le héros, au lieu de s'arrêter repart, prêt à refaire le chemin parcouru, symbole de l'éternel retour et de la perfection initiatique visée. Le double décor mythique de ce théâtre de l'imaginaire c'est Montréal-Paris-Abidjan, que surdétermine, corrige et sacralise la trilogie formée de la Forêt-des-Laurentides, d'une tombe dans un cimetière parisien et de Daloa avec sa lagune.

Domine, en fin de compte, la lutte entre les ténèbres et la lumière de la part du narrateur-protagoniste Jean Dupras, combat mené sous les auspices de l'Ivoirienne Aoura. Le roman converge son astuce vers les thèses écologiques de David Cooper et Gérard Méchoulam dans un mouvement de dépassement où ce que l'on tolère d'appeler «culture» se trouve assimilé par «Dame Nature», dans une cosmo-anthropologie fusionnante de l'un et du multiple, appelant un espace primordial où les confins du sacré maintiendraient les hommes en contact - entre eux et avec l'univers. Tel est peut-être bien notre destin essentiel.³⁴

34 Cette étude est une version totalement remaniée d'un fragment de notre ouvrage *Le nègre dans le roman blanc*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1980.

RÉSUMÉ

Le Royaume détraqué, de Jacques Lamarche, met l'imaginaire du lecteur de plain-pied avec une expérience mythique, initiatique, alchimique. On y participe à un réveil graduel de l'esprit par l'intermédiaire d'une corporéité retrouvée. Le protagoniste, jeune Québécois blasé, y opère un retour vers la vérité de sa nature grâce à une conversion du regard et à un travail au creuset du corps et de l'esprit. Ce roman, qui débouche sur une mystique sans Dieu tout en proclamant une urgence écologique, se situe bel et bien dans le champ du sacré.